

le 11^m

**COLLÈGE
DES BERNARDINS**
*incubateur
d'espérance*

mercredi 5 septembre 2018

en partenariat avec

10 ANS
COLLÈGE DES
BERNARDINS



1
ZAKOUSKI

Nef du Collège des Bernardins © Laurence de Terline



Des galeries vers le ciel

par Éric Fottorino

2./ EN CES TEMPS de crispation identitaire, de tentation communautaire, de penchant au repli sur soi ou à la radicalisation, alors que monte l'intolérance à l'autre dans ses différences politiques ou religieuses, il est des lieux qui transcendent toutes les passions tristes. Des lieux qui d'emblée vous attirent et vous guident vers ce que vous pouvez avoir de meilleur. Des lieux de partage et de communion d'idées, où débattre est une autre façon de se comprendre. Et de s'écouter. Et de s'accepter. Pour progresser ensemble vers des horizons, sinon des solutions, à dimension humaine. Pour le dixième anniversaire de sa réouverture, les responsables du Collège des Bernardins

Aborder un présent complexe pour mieux apercevoir les conditions d'un avenir possible

ont accordé leur confiance à notre hebdomadaire pour rendre compte de leur singularité. Ce choix nous honore, nous qui n'avons de cesse, numéro après numéro, d'ouvrir les débats de société à toutes sortes de regards, des plus sensibles aux plus savants, avec la conviction déjà pointée par Montaigne qu'il faut « frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui » pour créer l'étincelle qui apporte la lumière.

Cet esprit d'ouverture qui caractérise le Collège des Bernardins souffle à travers les témoignages recueillis dans ce numéro anniversaire. Loin d'être clos, retranché ou éthéré, cet espace voulu dès 2001 par le cardinal Lustiger s'empare à bras-le-corps de la condition humaine d'aujourd'hui. Les recherches menées, les discussions engagées, les ambitions affichées, toutes abordent un présent complexe pour mieux apercevoir les conditions d'un avenir possible, d'un avenir commun. L'interdisciplinarité comme l'interreligieux, loin d'être des gros mots ou des tabous, sont l'air qu'on respire aux Bernardins. Un air qui élève et revigore, stimule et rend plus exigeant envers soi.

« Creuser des galeries vers le ciel », disait Aragon. Qu'on y parle du politique, d'écologie, de science, de société numérique ou d'évolution des médias, c'est toujours l'heureuse rencontre de la culture, du savoir et du spirituel qui se noue ici aux Bernardins. Comme pour satisfaire un éternel Diogène qui, une lampe à la main et en plein jour, continuerait de chercher l'homme. ¶

LE 1 EST UN JOURNAL
INDÉPENDANT

PRENEZ LE PLI DU 1 !

ABONNEZ-VOUS pour 9 € par mois
5 € pour les étudiants
01 84 25 45 20
ou www.le1hebdo.fr

FGH Invest
24 rue Saint-Lazare, 75009 Paris
Fondateurs
Henry Hermand (*), Éric Fottorino,
Laurent Greilsamer et Natalie Thiriez
Directeur de la publication
Éric Fottorino
Directrice artistique Natalie Thiriez
Directrice exécutive Sophie Mingasson
Rédacteur en chef Julien Bisson
Rédaction
01 53 75 25 05 ou www.le1hebdo.fr/contact
Service abonnement
01 84 25 45 20 ou abo@le1hebdo.fr
Abonnement France métropolitaine
9 € par mois, 99 € par an
Réassort à Juste Titres, 04 88 15 12 42
Conception graphique
be-pôles, Antoine Ricardou
Impression Groupe Maury Imprimeur,
45330 Malesherbes
Dépôt légal avril 2014 - ISSN 2272-9690 /
CPPAP 0521C92307

www.le1hebdo.fr

Illustration Laurent Cilhaéro

QUE PEUT-ON, QUE FAUT-IL DIRE AUX HOMMES ?

EN OCTOBRE 1940, de retour d'Afrique du Nord où le groupe 2-33 avait émigré, ma voiture étant remise, exsangue, dans quelque garage poussiéreux, j'ai découvert la carriole et le cheval. Par elle, l'herbe des chemins. Les moutons et les oliviers. Ces oliviers avaient un autre rôle que celui de battre la mesure derrière les vitres à cent trente kilomètres à l'heure. Ils se montraient dans leur rythme vrai qui est de lentement fabriquer des olives. Les moutons n'avaient pas pour fin exclusive de faire tomber la moyenne. Ils redevenaient vivants. Ils faisaient de vraies crottes et fabriquaient de la vraie laine. Et l'herbe aussi avait un sens puisqu'ils la brotaient.

Et je me suis senti revivre dans ce seul coin du monde où la poussière soit parfumée (je suis injuste, elle l'est en Grèce aussi comme en Provence). Et il m'a semblé que, durant toute ma vie, j'avais été un imbécile. Tout cela pour vous expliquer que cette existence grégaire au cœur d'une base américaine, ces repas expédiés debout en dix minutes, ce va-et-vient entre les monoplaces de 2 600 CV dans une sorte de bâtisse abstraite où nous sommes entassés à trois par chambre, ce terrible désert humain, en un mot, n'a rien qui me caresse le cœur. Prenez le phénomène militaire d'il y a cent ans. Considérez combien il intégrait d'efforts pour qu'il fût répondu à la vie spirituelle, poétique ou simplement humaine de l'homme. Aujourd'hui que nous sommes plus déséchés que des briques, nous sourions de ces niaiseries. Les costumes, les drapeaux, les chants, la musique, les victoires, tout lyrisme sonne ridicule et les hommes refusent d'être réveillés à une vie spirituelle quelconque. Ils font honnêtement une sorte de travail à la chaîne. Comme dit la jeunesse américaine : « Nous acceptons honnêtement ce job ingrat. » Sa maladie n'est point d'absence de talents particuliers, mais de l'interdiction qui lui est faite de s'appuyer, sans paraître pompière, sur les grands mythes rafraichissants. Je hais mon époque de toutes mes forces. L'homme y meurt de soif. Ah ! Général, il n'y a qu'un problème, un seul de par le monde. Rendre aux hommes une signification spirituelle, des inquiétudes spirituelles. Faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à un chant grégorien. Si j'avais la foi, il est bien certain que, passé cette époque de « job nécessaire et ingrat », je ne supporterais plus que Solesmes. On ne peut plus vivre de frigidaires, de politique, de bilans et de mots croisés, voyez-vous ! On ne peut plus. On ne peut plus vivre sans poésie, couleur ni amour. Rien qu'à entendre un chant villageois du xv^e siècle, on mesure la pente descendue. Il ne reste rien que la voix du robot de la propagande (pardonnez-moi). Deux milliards d'hommes n'entendent plus que le robot, ne comprennent plus que le robot, se font robots. Tous les craquements des trente dernières années n'ont que deux sources : les impasses du système économique du xix^e siècle, le désespoir spirituel. Les hommes ont fait l'essai des valeurs cartésiennes. Hors des sciences de la nature, ça ne leur a guère réussi. Il n'y a qu'un problème,

un seul : redécouvrir qu'il est une vie de l'esprit plus haute encore que la vie de l'intelligence, la seule qui satisfasse l'homme. Et la vie de l'esprit commence là où un être « un » est conçu au-dessus des matériaux qui le composent. Il s'est tué, depuis mon arrivée ici, deux ou trois parachutistes ; mais on les a escamotés, ils avaient fini de servir. Cela, c'est de l'époque, non de l'Amérique : l'homme n'a plus de sens. Il faut absolument parler aux hommes. L'homme d'aujourd'hui, on le fait tenir tranquille, selon le milieu, avec la belote ou avec le bridge. Nous sommes étonnamment bien châtrés. Ainsi sommes-nous enfin libres. On nous a coupé les bras et les jambes, puis on nous a laissés libres de marcher. Mais où vont les États-Unis et où allons-nous, nous aussi, à cette époque de fonctionnariat universel ? L'homme robot, l'homme termitte, l'homme oscillant du travail à la chaîne. L'homme châtré de tout son pouvoir créateur et qui ne sait même plus, du fond de son village, créer une danse ni une chanson. L'homme que l'on alimente en culture de confection, en culture standard comme on alimente les bœufs en foin. C'est cela, l'homme d'aujourd'hui.

Et moi, je pense que, il n'y a pas trois cents ans, on pouvait écrire *La Princesse de Clèves* ou s'enfermer dans un couvent pour la vie à cause d'un amour perdu, tant était brûlant

Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944)

L'auteur du *Petit Prince* (1943) fut, aux côtés de Mermoz et Guillaumet, l'un des pionniers de l'Aéropostale. Ses romans *Courrier Sud* (1929) et *Vol de nuit* (1931) s'inspirent directement de cette épopée mécanique et humaine, tout comme le recueil autobiographique *Terre des hommes* (1939). Engagé dans la Résistance, l'aviateur disparaît en vol au cours d'une mission de reconnaissance le 31 juillet 1944.

3./ Ce qui vaut, c'est certain arrangement des choses. La civilisation est un bien invisible puisqu'elle porte non sur les choses, mais sur les invisibles liens qui les nouent l'une à l'autre, ainsi et non autrement. Nous aurons de parfaits instruments à musique distribués en grande série, mais où sera le musicien ? Si je suis tué en guerre, je m'en moque bien. Ou si je subis une crise de rage de ces sortes de torpilles volantes qui n'ont plus rien à voir avec le vol et font du pilote parmi ses boutons et ses cadrans une sorte de chef comptable (le vol aussi, c'est un certain ordre de liens). Mais, si je rentre vivant de ce « job nécessaire et ingrat », il ne se posera pour moi qu'un problème : que peut-on, que faut-il dire aux hommes ? ¶

Lettre au Général X (extraits), écrite à La Marsa, près de Tunis, en juillet 1943. Publiée dans *Le Figaro littéraire* le 10 avril 1948, elle a été reprise dans *Un sens à la vie*. © Éditions Gallimard, 1956

Illustration Stéphane Trapier

REPÈRES

HUIT CENTS ANS D'HISTOIRE Jochen Germer

L'UNIVERSITÉ DE PARIS, FONDÉE PAR PHILIPPE AUGUSTE, SE DÉVELOPPE DURANT LE XIII^e SIÈCLE



EN 1248, L'ABBÉ DE CLAIRVAUX, ÉTIENNE DE LEXINGTON, FAIT CONSTRUIRE LE COLLÈGE SAINT-BERNARD



À LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, LES MOINES QUITTENT LE COLLÈGE QUI DEVIENT BIEN NATIONAL



EN 2001, SOUS L'IMPULSION DU CARDINAL JEAN-MARIE LUSTIGER, LE BÂTIMENT EST REPRIS PAR LE DIOCÈSE DE PARIS



LE 8 SEPTEMBRE 2008, LE COLLÈGE REDEVIENT UN LIEU DE RECHERCHE ET DE DÉBAT SUR L'HOMME ET SON AVENIR



LE 9 AVRIL 2018, LE DISCOURS DES BERNARDINS DU PRÉSIDENT MACRON RÉSONNE HORS LES MURS CISTERCIENS



« C'EST L'HOMME QUI NOUS INTÉRESSE »

ENTRETIEN AVEC HUBERT DU MESNIL

DIRECTEUR DU COLLÈGE DES BERNARDINS

Hubert du Mesnil est à la tête du Collège des Bernardins depuis 2013. Ingénieur des ponts et chaussées, il a auparavant fait carrière dans la haute fonction publique et a, entre autres, dirigé Réseau ferré de France.

ANNE DUTHILLEUL

MEMBRE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION. Anne Duthilleul est l'une des premières femmes reçues à Polytechnique, en 1972. Elle a occupé d'importantes fonctions, dans le secteur public comme dans le privé.

Où entrons-nous quand nous entrons aux Bernardins ?

Hubert du Mesnil : Pour présenter les Bernardins, on utilise souvent trois mots : un lieu, une communauté et un projet. Le lieu d'abord, exceptionnel par sa beauté qui impressionne tous ceux qui le découvrent. Une communauté ensuite, comme on parle d'une communauté éducative, à savoir des personnes très diverses en interrelation constante : professeurs et étudiants, religieux et séminaristes, salariés et bénévoles, jeunes et retraités, professionnels et artistes, chercheurs et théologiens... On trouve aux Bernardins un mélange de gens engagés dans la cité, issus du monde politique ou syndical, ou de l'entreprise. Tous se retrouvent autour d'un projet. Ce projet a d'abord été l'inspiration d'un homme, le cardinal Lustiger. Mais il n'a pas donné de feuille de route. Celle-ci se construit au quotidien, avec tous ceux qui fréquentent le Collège.

Pouvez-vous tout de même préciser cette inspiration ?

HDM : L'inspiration principale était de renouer avec l'origine du bâtiment : un lieu où, au xiii^e siècle, de jeunes moines venaient se former. Plutôt que de les laisser à la campagne, isolés dans des monastères, la décision fut prise de les installer à Paris au cœur du Quartier latin. Maîtres et enseignants se sont affranchis de la tutelle de la cathédrale et ont trouvé un lieu en contact direct avec le foisonnement intellectuel de la colline Sainte-Geneviève. C'est l'essor de l'Université de Paris. L'inspiration du cardinal Lustiger était de repartir de cette vocation d'origine, tout en la réinterprétant pour la mettre au service de l'homme et du monde d'aujourd'hui ; créer un lieu où on viendrait chercher un approfondissement spirituel, où les problèmes du monde ferraient l'objet d'un dialogue ou d'une recherche, où l'art serait proposé comme expression de la transcendance ou comme vision du monde. C'est le cœur de notre démarche. Le Collège n'est pas un centre culturel au sens où on l'entend communément : un lieu au service de l'art, de la musique ou de la mémoire historique... des éléments qui ne relèvent qu'une partie de l'homme. Il est un lieu où la culture est au service de l'homme sous toutes ses dimensions : sa foi bien sûr, mais aussi sa

sensibilité, son intelligence, ses relations. La culture n'est pas une fin en soi, nous l'apprehendons dans ce qu'elle dit de l'homme, de son avenir, de sa liberté, de ses doutés... D'où la notion d'anthropologie, essentielle aux Bernardins. C'est l'homme qui nous intéresse.

Le bilan des Bernardins correspond-il à ce que vous aviez imaginé ?

Anne Duthilleul : Ce qui a été réalisé correspond aux intuitions initiales du cardinal Lustiger : la rencontre, la formation spirituelle, la recherche pluridisciplinaire sur des axes forts de l'existence humaine (les « réalités essentielles »). Le tout avec une exigence de qualité et une rigueur scientifique. Et, au passage, des événements majeurs. Je pense à l'événement fondateur que fut le discours inaugural du pape Benoît XVI en 2008, lors duquel il remit la culture au centre des réalités humaines et rappela que la culture se fonde d'abord et surtout sur la recherche de Dieu. Le dernier événement important fut la réception par les évêques de France du président de la République en avril dernier. Des paroles fortes ont été échangées au Collège des Bernardins depuis dix ans, et il est maintenant reconnu comme un lieu majeur du paysage intellectuel. Mais le succès s'ouvre aussi à beaucoup d'autres publics : pour des expositions, des concerts, des activités pour les jeunes... et parfois des repas de Noël pour les gens de la rue. HDM : Un autre événement nous a beaucoup touchés : la venue du dalaï-lama à Paris en septembre 2016. C'est lui qui a demandé à venir aux Bernardins, pour organiser une rencontre interreligieuse sur la promotion de la paix. Ce fut pour nous un signal de notre vocation interreligieuse.

Qu'ont changé les attentats pour les Bernardins ?

AD : Comme beaucoup d'autres, nous avons été bouleversés par les fractures qu'ils ont révélées dans notre société, et notamment certains échecs éducatifs, dus à l'absence des pères, et le développement de la violence dans différentes formes de radicalisation. Cela a également renforcé, pour nous, l'urgence d'un dialogue plus approfondi avec le monde musulman, pour mieux le connaître, y compris dans sa complexité, en considérant que les liens privilégiés et historiques que les Bernardins entretiennent avec le judaïsme ne peuvent que favoriser ce dialogue. HDM : Des manifestations ont par exemple été organisées avec l'Institut du monde arabe, des travaux de recherche initiés avec la Fondation du roi Abdul-Aziz Al-Saud à Casablanca. À la fin du mois l'un des départements de recherche des Bernardins délocalise le colloque de clôture de ses travaux sur la liberté religieuse à Carthage, en partenariat avec l'Académie tunisienne des sciences, des lettres et des arts de Beit al-Hikma. Les Bernardins sont maintenant considérés comme un endroit propice au travail interreligieux.

Pourquoi les chrétiens seraient-ils plus aptes à dialoguer avec les musulmans ?

AD : Entre croyants, une compréhension naturelle peut s'établir. Les musulmans réagissent toujours favorablement quand ils voient des chrétiens priant et inversement. La reconnaissance d'un Dieu unique est un point de compréhension mutuelle, malgré l'importance de nos différences.

En quoi les Bernardins sont-ils en prise directe avec la société d'aujourd'hui ?

AD : Deux exemples me viennent à l'esprit. Six mois avant la présidentielle de 2017, nous avons lancé un cycle des Mardis des Bernardins sur les enjeux politiques. Ce thème parlait à la société. De la même façon, un an plus tôt, nous avons traité de l'écologie au moment de la COP21 dans le cadre d'un cycle voulu par le cardinal Vingt-Trois, dans la lignée de Laudato si', l'encyclique du pape François sur l'écologie intégrale, publiée en 2015. Cette question va nous mobiliser encore sur le plan intellectuel, théologique et pratique, bien au-delà de l'accord de Paris.

Comment sont choisis les thèmes de recherche ?

HDM : C'est une démarche collective qui nous guide. Ainsi pour définir le grand thème transversal que nous choisissons tous les trois ans pour constituer une chaire animée par des personnalités de haut niveau, nous effectuons d'abord un travail en interne. Nous demandons aux chercheurs de réfléchir aux sujets qui leur semblent majeurs et nous sollicitons les acteurs du Collège. Puis nous réunissons un conseil d'orientation autour de l'archevêque de Paris, avec le conseil d'administration et quelques personnalités choisies. C'est ce processus qui nous a conduits à faire le choix du thème du numérique en 2015, dans une perspective humaniste novatrice.

Quels critères l'ont emporté ?

HDM : Nous avons croisé la sensibilité du sujet dans l'actualité du monde avec sa dimension humaine (« En quoi cela touche-t-il l'homme ? »), et nous nous sommes demandé si, en tant que chrétiens, nous avions des éléments de compréhension spécifiques à apporter. AD : C'est notre méthode de rencontre et de dialogue. Nous constituons un panel

complet où toutes les dimensions sont présentes, avec des intellectuels, qui ne sont pas nécessairement croyants, et des acteurs de la société et des théologiens.

Qu'espérez-vous pour les Bernardins dans dix ans ?

HDM : La société connaît des métamorphoses et des crises qui créent des angoisses profondes dans la population, et souvent de profondes injustices. Dans ce contexte, il faut réhabiliter la politique et lui redonner tout son sens. C'est essentiel pour retrouver le sens et le respect du bien commun. Nous voulons participer à la refondation culturelle de l'Europe. Pour nous concitoyens, l'enjeu est de chercher des chemins d'espérance. Il y a dans cet engagement une dimension spirituelle.

C'est la transcendance de l'homme qui peut et doit être mobilisée et partagée avec l'ensemble de l'humanité pour dire que nous avons à être responsables et acteurs de l'avenir du monde, en pensant aux générations futures et en affirmant notre engagement solennel à promouvoir « l'éminente dignité de l'homme ». Et en cela, nous pouvons aussi donner toute leur force aux trois mots de notre devise républicaine. Nos forces sont limitées, mais nous ne sommes pas seuls.

AD : C'est aussi une orientation de l'Église catholique, particulièrement valorisée par le pape François, dans la ligne du concile Vatican II. Les chrétiens sont au service du bien commun, pour aider ceux qui ont des joies et des espoirs (gaudium et spes), mais aussi des peines et des angoisses. Nous disons que, face aux difficultés du monde, les chrétiens sont là pour servir les autres. Travailler avec tous les hommes de bonne volonté, apporter un regard spirituel... Et rappeler la foi qui nous anime.

Propos recueillis par ÉRIC FOTTORINO

Ce vide qui est au cœur de toute spiritualité

DELPHINE HORVILLEUR

Rabbin du Mouvement libéral juif de France. Voici un extrait de son intervention au colloque « Le xix^e siècle sera spirituel ou ne sera pas », organisé par le Collège des Bernardins le 5 novembre 2015.

« LORSQU'ON ME DEMANDE de définir ce qu'est la spiritualité, ce mot imprécis et flou, je suis souvent tentée de répondre : la spiritualité, c'est du vent ! J'aimerais que vous ayez en tête cette image, celle d'un ballon de baudruche encore pîlé sur lui-même, dont les parois sont collées et adhérent l'une à l'autre, et soudain le voilà qui gonfle parce qu'on y injecte un souffle, parce qu'on crée en lui un espace qui s'empare de son auparavant. Dieu de la même manière, selon la Genèse, a produit en l'homme un vide

intérieur qui est la condition même de son accès à la vie, ou à la spiritualité. Pourquoi vous parler de cette image biblique ? Parce qu'elle raconte exactement l'inverse de ce que beaucoup énoncent aujourd'hui. Nombreux sont ceux qui déplorent ce qu'ils appellent le vide spirituel de notre généra-

Sans cette faille, nous serions défailants

tion ou de notre société, le désert, le néant que nous serions en train de traverser et qui nous rendrait vulnérables ou désarmés face aux attaques du fondamentalisme religieux, d'une offensive dogmatique très pleine d'elles-même qui s'emparerait de notre vacuité spirituelle. Selon moi, cette mise en garde est à la fois vraie et erro-

née. Vraie, parce que nous sommes effectivement dans une position de vulnérabilité particulière à l'égard de certaines religions qui ne souffrent aucune contestation. Fausse, parce que parler d'un vide spirituel déplorable nous empêche de reconnaître ce que vide est au cœur même de toute spiritualité. Ce vide-là rend certes vulnérable, mais sans cette faille, nous serions défailants. C'est parce qu'elle existe que je peux faire de la place à l'autre, et même inhaler sa présence au monde. C'est parce que le vide est au cœur même de notre existence que nous sommes capables de respirer, que mon organisme peut se réoxygéner. Voilà qui implique d'être un peu « gonflés », de reconnaître que nos héritages, quels qu'ils soient, et nos familles spirituelles ne demandent qu'à être insufflés de débats inédits et de rencontres avec des temps nouveaux. »

CONTRÉPIED

Astronomie, gravure en couleurs de Johann Degler (1666-1729) © Bridgeman Images



LE PARI THÉOLOGIQUE

DANS L'ÉGLISE DES PREMIERS SIÈCLES, le titre de « théologien » est réservé aux prophètes de l'Ancien Testament et aux apôtres du Nouveau. Les croyants les reconnaissent comme les porteurs authentiques de la « Parole de Dieu », expression qui correspond à l'étymologie grecque du mot « théologie ». Un Père de l'Église comme Augustin d'Hippone évite le terme de « théologie » pour qualifier sa réflexion sur la doctrine chrétienne qu'il comprend comme *philosophia* ou *vera philosophia* ou *philosophia christiana*. Ce n'est qu'au xix^e siècle que la théologie devient une discipline et au

XIX^e siècle une science enseignée parmi d'autres dans la toute jeune Université. Avec la Renaissance et les Lumières, l'essor des savoirs profanes s'émanant progressivement de l'influence de l'Église et tend à marginaliser l'influence de la réflexion théologique. En France, la III^e République achève d'« excommuniier » la théologie de l'espace public en fermant la dernière faculté de théologie de l'Université d'État. Cette mise à l'écart n'est pas sans dommage. Pour les théologiens et les chrétiens d'abord : sans l'épreuve de la rationalité profane, les convictions des chrétiens risquent de perdre de leur substance et de leur force pour se réfugier dans le fondamentalisme ou l'émotionnel. Le dommage n'est pas moindre du côté de l'espace public : une fois rejetée la théologie, les savoirs, se spécialisant et se fragmentant à l'extrême, n'alimentent plus la raison publique que d'un langage abstrait, de moins en moins apte à affronter les nouveaux problèmes de société. Le risque est grand alors de baisser les bras devant la complexité du monde et d'abandonner les solutions à la folie des plus forts.

FREDERIC LOUZEAU

THÉOLOGUEN. Prêtre, ingénieur de formation, il dirige le pôle de recherche du Collège des Bernardins. Il est également professeur de théologie à la faculté Notre-Dame.

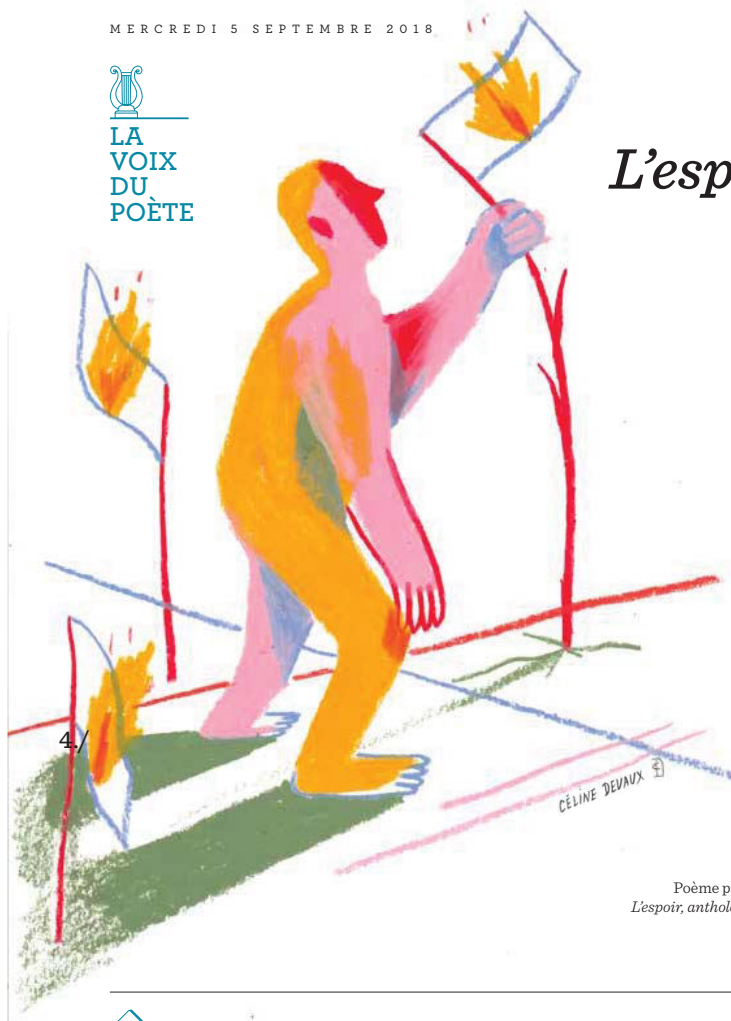
yeux Dieu veut tout réconcilier dans le Christ, la théologie situe les questions étudiées au-delà des intérêts de tous ordres, à un niveau plus radical où elle recherche une synthèse capable d'éclairer le choix des acteurs. Sans avoir ni compétence technique ni projet de société à défendre, le théologien peut donc aider la réflexion collective à recueillir les parts de vérité de chacun et à les unifier en une sagesse nouvelle proposée au grand nombre. Enfin, puisque à ses yeux Dieu n'abandonne jamais sa Création mais la soutient, les inédites vérités prophétiques du dialogue et les nouveaux défis qui surgissent ne désarment pas la théologie. Le théologien peut donc travailler à protéger, dans l'écosystème de recherche, la place de chacun et la communion de tous. »

S'INTERROGER SUR LE SENS ?

« L'un des aspects les plus marquants de notre condition actuelle est la « crise du sens ». Les points de vue sur la vie et sur le monde, souvent de caractère scientifique, se sont tellement multipliés que, en fait, nous assistons au développement du phénomène de la fragmentation du savoir. C'est précisément cela qui rend difficile et souvent vaine la recherche d'un Sens. Et même – ce qui est encore plus dramatique –, dans cet enchevêtrement de données et de faits où l'on vit et qui paraît constituer la trame même de l'existence, plus d'un se demande si cela a encore un sens de s'interroger sur le sens. »

Jean-Paul II, encyclique Fides et ratio, 14 septembre 1998

LA
VOIX
DU
POÈTE



L'espérance

ANDRÉE CHEDID
(1920-2011)

J'ai ancré l'espérance
Aux racines de la vie

Face aux ténèbres
J'ai dressé des clartés
Planté des flambeaux
À la lisière des nuits

Des clartés qui persistent
Des flambeaux qui se glissent
Entre ombres et barbaries

Des clartés qui renaissent
Des flambeaux qui se dressent
Sans jamais dépérir

J'enracine l'espérance
Dans le terreau du cœur
J'adopte toute l'espérance
En son esprit frondeur.

Poème publié dans l'anthologie *Une saveur d'avenir.*
L'espoir, anthologie poétique © Éditions Gallimard, 2004



LE MOT DE ROBERT SOLÉ

[Collège]

C'EST un collège sans collégiens... On n'aurait pas baptisé ainsi un centre culturel créé dans les années 2000. Mais le magnifique édifice des Bernardins, qui a renoué avec sa vocation initiale après avoir rempli les fonctions les plus diverses au cours des siècles (entrepôt, internat, caserne de pompiers, prison pour bagnards...),

n'avait pas de raison de renoncer à son nom d'origine. Le mot « collège », que nous associons spontanément à un temps scolaire situé entre l'école primaire et le lycée, désigne d'ailleurs des institutions très différentes. Dans des pays anglo-saxons, il s'applique à de prestigieuses universités, comme Oxford ou Cambridge. À Paris, le Collège de France n'a pas d'élèves, mais un public nombreux qui bénéficie des leçons dispensées par d'éminents chercheurs. L'enseignement n'est que l'une des acceptations du mot. « Collège »

exprime d'abord l'idée d'être ensemble. Qu'il s'agisse d'un groupe mandaté pour un vote (collège électoral) ou d'un corps de personnes revêtues d'une même dignité ou chargées d'une même fonction (collège de magistrats, Sacré Collège...). L'esprit de collégialité est bien plus qu'un travail en équipe. Au-delà d'un organe de décision collectif dont les membres auraient des pouvoirs égaux, il s'agit d'une mise en commun, dans le respect mutuel, sans exiger pour autant l'unanimité des points de vue ou des opinions.

Finalement, c'est peut-être par l'esprit de collégialité que le Collège des Bernardins, qui se veut lieu de recherche et de débat pour la société et pour l'Église, mérite son nom. ¶

« Nous avons
besoin de donner
un cap à notre
action, et ce cap,
c'est l'homme. »

Emmanuel Macron,
président de la République
DISCOURS AUX BERNARDINS
8 AVRIL 2018